

# **COLOMBIE-BRITANNIQUE : INFLUENCE DE LA TRADUCTION ET DE L'INTERPRÉTATION SUR LA CULTURE AMÉRINDIENNE (1774-)**

Ginette Demers  
Université Laval

## **Introduction**

Depuis plus de deux siècles, la traduction et l'interprétation sont des activités importantes en Colombie-Britannique, province du Canada située sur le Pacifique et séparée des autres provinces par les montagnes Rocheuses. Si la traduction et l'interprétation multilingues dominent aujourd'hui dans cette région cosmopolite, les activités langagières ont pendant très longtemps été destinées à faciliter les contacts avec les Amérindiens. Au fil des ans, elles ont eu des incidences non négligeables sur leur culture. Je vais d'abord donner un aperçu de la culture autochtone au moment du premier contact avec des Européens, puis je traiterai du rôle positif ou négatif de l'interprétation et de la traduction à différentes époques : explorations, commerce des fourrures, missions et époque contemporaine.

## **La culture amérindienne**

Au moment du premier contact avec des Européens, en 1775, au moins 80 000 Amérindiens habitaient la région qui forme aujourd'hui la Colombie-Britannique, et les deux tiers d'entre eux, soit sept grands groupes ethniques sur dix, vivaient le long de la côte du Pacifique et des fleuves qui se jettent dans cet océan. Ces nations ne présentaient aucune unité politique et parlaient des langues très différentes les unes des autres, mais elles partageaient de nombreux traits culturels. Par exemple, elles avaient toutes une hiérarchie sociale bien définie qui comprenait un chef, des « nobles », des gens du commun et des esclaves; elles attachaient une importance considérable à la richesse, parce que c'est l'acquisition et la distribution de biens qui permettaient de s'élever dans la hiérarchie; les croyances religieuses, les cérémonies rituelles et les fêtes étaient

sensiblement les mêmes; la place très grande que tenait l'art, la sculpture et la peinture sur bois en particulier, ainsi que l'artisanat était également généralisée. On dit de cette culture qu'elle était la plus riche et la plus originale au nord du Mexique. Les groupes ethniques qui vivaient à l'intérieur des terres avaient une structure sociale plus lâche, et leur art était beaucoup moins raffiné, mais à la suite des échanges commerciaux et sociaux avec leurs puissants voisins du littoral, ils avaient adopté certaines de leurs croyances et de leurs activités sociales.

### **Les explorations**

Les premiers Européens qui atteignirent la côte ouest du Canada actuel furent des explorateurs venus par mer, des Espagnols d'abord, puis des Britanniques. Ces explorateurs, qui devaient reconnaître la côte sur la plus grande distance possible en l'espace d'un été, n'eurent que de brefs contacts avec les Amérindiens, mais ils purent tout de même se rendre compte de la complexité et de la difficulté des langues autochtones. Les Espagnols achetèrent quelques enfants dans le but de les amener au Mexique pour en faire des interprètes, mais si certains survécurent au voyage, ils ne revinrent pas. (Les Espagnols occupèrent l'île de Nootka située tout près de la côte occidentale de l'île de Vancouver au début des années 1790, mais ils se désintéressèrent ensuite de cette partie du littoral de l'Amérique.) Le premier explorateur britannique, le capitaine James Cook, dut passer un mois à Nootka en 1778 pour réparer ses navires, et il profita de ce séjour pour compiler un petit lexique anglais-moachat (le moachat est un dialecte du nootka), qui fut publié dans le cadre de son récit de voyage : pour la première fois, des mots d'une langue parlée sur la côte ouest du Canada étaient mis par écrit, traduits et diffusés en Europe.

Un peu plus tard, des explorateurs venus de l'est des Rocheuses effectuèrent des expéditions par voie terrestre. Contrairement aux marins qui les avaient précédés, ils eurent constamment besoin d'interprètes pour survivre. Ils utilisaient certains des Amérindiens rencontrés, qui se relayaient d'une tribu à

une autre. Mais dans ce cas encore, les contacts furent nécessairement de courte durée, et l'influence sur la culture amérindienne semble avoir été peu importante.

### **La traite des fourrures**

Les marins du capitaine Cook avaient fait un peu de troc avec les Autochtones et acquis, entre autres, des peaux de loutres de mer qu'ils purent vendre à prix d'or en Chine. Cette nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et donna lieu à une véritable ruée vers la fourrure, qui commença en 1785 et dura plusieurs décennies. Des bateaux venus d'Europe et de l'est des États-Unis se mirent à remonter la côte tous les étés, et certains marchands hivernèrent sur le littoral. Les marchands se rendirent vite compte que les Amérindiens étaient de très habiles commerçants et qu'il faudrait ou bien apprendre leur langue ou bien avoir recours à un interprète pour ne pas être en position d'infériorité. Des marins servirent d'interprètes après avoir effectué quelques voyages sur la côte, et c'est grâce à eux que des capitaines ont pu non seulement faire de bonnes affaires, mais aussi décrire dans leur récit de voyage certains aspects d'une culture qui visiblement les fascinait. Un autre procédé largement utilisé pour arriver à communiquer avec les Autochtones fut la compilation de lexiques bilingues, qui pouvaient servir d'aide-mémoire d'un voyage à l'autre ou encore être transmis d'un capitaine à l'autre. Dans ces travaux, dont un bon nombre furent publiés, on trouve non seulement des termes commerciaux, mais aussi des termes relatifs à la culture spirituelle et matérielle des Amérindiens.

À la suite des explorations par voie terrestre effectuées pendant la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, des comptoirs de traite des fourrures furent progressivement établis dans tout le territoire s'étendant à l'ouest des Rocheuses canadiennes. Il y avait un interprète dans chaque établissement, et c'était évidemment lui qui avait les contacts les plus fréquents et les plus étroits avec les Amérindiens. D'ailleurs, parmi les interprètes qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient au service de la Hudson's Bay Company (une grande société

commerciale qui avait le monopole de la traite), tous ceux que j'ai pu repérer avaient épousé une Amérindienne – et parfois plus d'une! Certains interprètes allaient ainsi adopter, du moins en partie, le mode de vie des Autochtones. Par exemple, un Européen de passage au fort Yale où travaillait Ovide Allard, dit de cet interprète qui avait épousé successivement trois Amérindiennes : « [...] a French Canadian who has become half savage by living so long in the West; he has almost forgotten his mother tongue [...] and makes himself best understood in Chinook. » (cité dans Morton, s. d., p. 273) Inversement, certaines photos du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle montrent que des femmes d'interprètes sont parfois vêtues à l'européenne. Les enfants issus de ces unions héritaient de deux cultures, connaissaient deux mentalités et parlaient deux langues. Ils étaient particulièrement recherchés comme interprètes.

Bien que les grandes sociétés de traite des fourrures aient contribué à étendre l'impérialisme britannique, rien n'indique dans la documentation que l'interprétation ait été utilisée à des fins idéologiques. Après tout, les commerçants de fourrures n'avaient aucun intérêt à ce que les Amérindiens changent leur mode de vie, leurs coutumes ou leurs croyances. La politique était celle du « vivre et laisser vivre ». Des auteurs estiment même que la traite, qui n'aurait pas été possible sans l'interprétation, a eu des effets positifs sur la culture. Selon Wilson Duff, auteur d'un livre intitulé *The Indian History of British Columbia* : « The new tools and guns increased the Indians' productive efficiency [...] The new wealth strengthened the existing social and economic systems rather than weakening them. » (1969, p. 57) Cet auteur ajoute que l'art et l'artisanat connurent un essor prodigieux, de sorte que « The climax of Indian culture was reached well after the arrival of the white man on the scene ». (p. 53)

J'ai mentionné plus haut que les langues amérindiennes parlées à l'ouest des Rocheuses canadiennes étaient très diversifiées et très difficiles à apprendre. C'est pour cette raison, sans doute, que la traite des fourrures a suscité l'apparition d'une langue utilitaire, le *Chinook Jargon*. Ce sabir, dont la

grammaire était extrêmement simple, était composé de mots amérindiens, d'onomatopées ainsi que de mots anglais ou français, souvent déformés. Comme le *Chinook Jargon* s'apprenait très rapidement, il fut vite employé par beaucoup d'Autochtones et par ceux qui avaient des rapports avec eux dans toute la région qui s'étend du sud de l'Alaska à la Californie et du Pacifique aux Rocheuses : on estime qu'en 1875, il était connu d'au moins 100 000 personnes. Il fut consigné dans de nombreux dictionnaires bilingues et servit aussi de langue source ou de langue cible en traduction. Les missionnaires, qui commencèrent à arriver vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, y eurent largement recours, soit pour transmettre directement leur message aux Amérindiens soit pour le faire par l'intermédiaire d'un interprète : il était beaucoup plus facile, en effet, de trouver une personne qui comprenait à la fois le chinook et une langue autochtone qu'une personne qui pouvait traduire à partir de l'anglais ou du français.

### **Les missions**

Il faut dire que certains missionnaires se sont vraiment intéressés à la langue des Amérindiens et à divers aspects de leur culture. Le père Adrien-Gabriel Morice, par exemple, inventa un alphabet qui permit de mettre par écrit la langue des Carriers, publia un ouvrage de 1500 pages sur cette langue et traduisit en anglais des contes et des mythes. De façon très générale, toutefois, les activités langagières considérables des missionnaires – invention de systèmes d'écriture, élaboration de dictionnaires, traduction, interprétation – étaient dictées par des motifs idéologiques et étaient destinées à faire triompher leur cause. Selon eux, il ne suffisait pas de diffuser la Bonne Nouvelle, il fallait aussi faire disparaître tout ce qui était « païen » : les croyances traditionnelles, le chamanisme, les totems de même que des activités sociales comme le potlach, un grand festin au cours duquel l'hôte distribuait des cadeaux à ses invités et qui servait non seulement à faire étalage de ses richesses et de sa générosité, mais aussi à transmettre les traditions. Dans l'espoir de favoriser l'assimilation, des missionnaires catholiques ou protestants construisirent des villages modèles gouvernés en apparence par un chef autochtone, mais en réalité par le prêtre ou le pasteur. Les ministres

protestants aimaient communiquer directement avec les Amérindiens dont ils avaient la charge, au moyen du chinook ou de la langue de ces derniers, mais les missionnaires catholiques préféraient généralement avoir recours à un interprète, même quand ils connaissaient la langue de leurs ouailles. Pour eux, il s'agissait d'une question de prestige : ils disaient imiter en cela les grands chefs autochtones, qui ne s'adressaient jamais directement à leur peuple, dont ils connaissaient évidemment fort bien la langue. Les villages modèles eurent du succès pendant quelques années, mais pas à long terme. Beaucoup plus importante fut l'influence des écoles résidentielles, instaurées par des missionnaires catholiques, anglicans, méthodistes ou presbytériens qui étaient appuyés par le gouvernement. Les enfants, en effet, étaient séparés de leurs parents pendant plusieurs années, et on visait à éliminer toute trace de la culture traditionnelle. Dans beaucoup de ces écoles, la seule langue autorisée était l'anglais, et les enfants étaient punis s'ils utilisaient une langue autochtone. À partir de ce moment, l'interprétation et la traduction perdirent de l'importance : en 1940, et même avant dans bien des cas, la plupart des jeunes parlaient anglais.

### **L'époque contemporaine**

Inutile de dire que ces tentatives d'assimilation, en dévalorisant complètement une culture, eurent des effets très néfastes : sentiment d'infériorité, problèmes identitaires profonds, défaitisme, etc. Bien des personnes qui avaient fréquenté les écoles résidentielles, en particulier, ne se sentaient à leur place ni parmi les leurs, ni ailleurs. Chez certains, toutefois, ces écoles eurent l'effet contraire à celui qu'on escomptait : ils devinrent des chefs qui se mirent à défendre avec vigueur la cause des Autochtones. L'acculturation, d'ailleurs, n'avait jamais été totale. Par exemple, la plupart des Amérindiens se disaient chrétiens, mais des croyances anciennes survivaient. Quelques dialectes avaient disparu, mais dans l'ensemble, les langues avaient survécu elles aussi, et il en était de même de plusieurs aspects de la vie sociale traditionnelle. Depuis une quarantaine d'années, les Canadiens font preuve d'une ouverture d'esprit accrue à l'égard de la culture de leurs compatriotes amérindiens, et cette attitude a contribué

également à susciter une fierté nouvelle chez les Autochtones de la Colombie-Britannique dont l'art et l'artisanat d'inspiration traditionnelle sont recherchés et dont les langues complexes sont de plus en plus étudiées. Tout comme ils ont pris en main la défense de leurs droits politiques et sociaux, les Autochtones ont commencé à prendre en main la diffusion des mythes, des légendes et des récits anciens en les transcrivant et en les traduisant eux-mêmes – ou en les retraduisant dans les cas où une première traduction avait été faite par des personnes étrangères à leur culture, missionnaires ou anthropologues. Selon Penny Petrone, en effet, « The well-meaning interpretation of non-natives led to words and phrases being mistranslated, lost, substituted, or deliberately distorted to fit some preconceived image [...]. In translating a narrative or song, for example, the translator must consider not only linguistic fidelity but also the connotative and denotative meanings of words and the cultural matrix informed by the attitudes, beliefs, and customs of the tribe of which the original is an organic part. » (1990, p. 6-7) Il reste du chemin à faire, mais nous pouvons aujourd'hui espérer que la traduction, facteur d'acculturation pendant un siècle, contribuera de plus en plus à préserver et à diffuser la culture si intéressante des Amérindiens de la Colombie-Britannique.

---

## **BIBLIOGRAPHIE**

DEMERS, G. (2003). « La traduction et l'interprétation sur la côte ouest du Canada actuel à l'époque des explorations par mer et de la traite des fourrures sur la côte (1774-1800) ». *TTR*, XVI, 1, p. 215-241.

——— (2003). « L'interprétation en Colombie-Britannique à l'époque des explorations par voie terrestre et de la traite des fourrures dans les comptoirs (1793-1846) ». *TTR*, XVI, 2, p. 15-44.

——— (2004). « Colombie-Britannique : les missionnaires catholiques et les activités langagières (1842-1952). *Meta*, 49, 3, p. 656-668.

DUFF, W. (1969). *The Indian History of British Columbia*. Victoria, The Royal British Columbia Museum.

MORTON, J. (s. d.). *Fort Langley: an Overview of the Operations of a Diversified Fur Trade Post 1848 to 1858 and the Physical Context in 1858*. Ottawa, Service canadien des parcs.

PETRONE, P. (1990). *Native Literature in Canada. From the Oral Tradition to the Present*. Don Mills, Oxford University Press Canada.